

durèrent six heures de nuit. Les enfants et les danseuses s'étaient enguirlandés de feuillage, barbouillé les joues d'ocre rouge et bien graissé le corps avec du beurre. Le pas était vif, animé, même gracieux; la partie vocale faisait encore plus de plaisir. Les jeunes guerriers faisaient des rondes autour des danseuses en brandissant dextrement leurs zagaies.

Pendant les journées qui suivirent, nous eûmes repos et tranquillité. Livraisons régulières de bétail, brebis, chèvres et volaille.

Le 5 février, Jephson manda qu'il venait d'arriver au lac, et tout aussitôt je l'envoyai chercher par une escorte de Zan-zibari : une étape de 42 kilomètres, aller et retour.

Le lendemain, après dîner, M. Jephson résumait ainsi tout ce que neuf mois de séjour avec Emin lui avaient appris sur son compte :

« Le sentiment est son pire ennemi. Personne ne retient ici Emin, sinon Emin lui-même. Pas mieux que vous je ne suis au fait de ses intentions du moment, et cependant nous conversions tous les jours. »

Je demandai à Jephson de m'écrire un rapport circonstancié sur la révolte des troupes équatoriennes et sur l'invasion de la province par les Mahdistes. Il se mit immédiatement à l'œuvre.

Village de Kavalli, Albert-Nyanza, 7 février 1889.

Cher monsieur,

J'ai l'honneur de vous soumettre le rapport ci-après sur mon séjour, depuis le 24 mai 1888 jusqu'à ces derniers temps, chez Son Excellence Emin Pacha, le moudir de la Province Équatoriale.

Conformément à vos ordres, j'ai visité presque toutes les stations de la province; j'y ai lu, en même temps que votre message, les lettres de Sa Hautesse le Khédive et de Son Excellence Nubar Pacha devant tous officiers, soldats et employés égyptiens. Puis je haranguai le peuple, et quand ils eurent ensemble conféré, je leur demandai : Voulaien-ils rester, ou accepter notre sauf-conduit pour l'Égypte?

A Laboré, la réponse unanime avait été : « Nous suivrons le moudir partout où il ira ». Tous semblaient se réjouir que nous fussions venus à leur aide, tous dirent leur haute estime pour le moudir, tous vantèrent sa justice et sa bonté, son dévouement manifesté pendant plusieurs années. Le Pacha m'avait laissé toute liberté de frayer avec ses officiers et le peuple; je conversais avec qui je voulais.

A Kirri, la dernière station qu'occupent les soldats du 2^e bataillon, nous primes le temps de nous renseigner. Tout le pays au Nord et à l'Ouest de Kirri était occupé par le 1^{er} bataillon, en rébellion ouverte contre le Pacha depuis

tantôt quatre années. Le major Hamid Agha écrivit au Pacha, le suppliant de ne pas aller à Redjaf, où les insurgés avaient comploté notre capture, afin de nous emmener à Khartoum. Car ils se figuraient que les Égyptiens l'occupaient encore, et prétendaient que les nouvelles données par Emin étaient fausses. Il fallut nous en retourner sans avoir visité les stations du nord.

A Laboré, tandis que nous faisons lecture des lettres susdites, un soldat sortit des rangs, et s'écria : « Menteries que vos paroles, pièces fausses que vos lettres ! Khartoum tient toujours ! C'est par Khartoum que passe la route de l'Égypte ! Nous nous en retournerons par cette route-là, ou nous mourrons dans ce pays-ci. »

Sur l'ordre du Pacha de le loger en prison, les soldats rompirent les rangs et nous entourèrent, nous menaçant de leurs fusils chargés. Pendant quelques minutes de bagarre et d'excitation, nous pensâmes être tous assassinés. Cependant, ils se calmèrent plus ou moins, me demandant de leur parler seul, ce que je fis, et me témoignant le regret de ce qui s'était passé. C'était Sourour Agha, chef de la station, qui les avait montés.

Comme nous retournions à Doufilé, le 18 août, nous n'apprimes qu'une révolte avait éclaté, menée par Fadl el-Moulla Agha, le chef de Fabbo, qu'en étant faits nous-mêmes prisonniers. Il paraît que, pendant notre absence, certains Égyptiens, menés par Abdoul-Ouahab Effendi et Moustapha Effendi el-Adjemi, tous deux relégués dans le haut Nil pour avoir pris part à l'affaire d'Arabi, puis quatre employés civils, Moustapha Effendi Achmet, Achmet Effendi Mahmoud, Sabri Effendi, Taïbé Effendi, et quelques autres, avaient harangué le peuple et fait circuler des lettres : « Il n'était point vrai que Khartoum fût tombée; les missives dites de Sa Hautesse le Khédive et de Son Excellence Nubar Pacha étaient autant de faux; vous n'étiez qu'un aventurier; vous ne veniez pas de l'Égypte; vous aviez comploté avec le Pacha d'emmener tous les habitants et de les vendre, avec femmes et enfants, comme esclaves aux Anglais. D'ailleurs, ajoutaient-ils, en Égypte nous nous sommes rebellés contre Sa Hautesse le Khédive : ce ne sera pas grosse affaire de nous rebeller contre un simple Pacha ! »

Ces paroles suscitèrent une tempête dans le pays. Les soldats laissaient faire les officiers, ne prenant d'autre part dans la révolte que celle de nous garder à vue. Les meneurs Fadl el-Moulla Agha, Achmet Agha Dinkaoui et Abdoul Agha el-Opt les firent conduire à Doufilé, où ils se joignirent aux mutins. Partout ils envoyèrent des lettres, racontant qu'ils avaient emprisonné le moudir et moi, parce que nous conspirons pour les trahir; ils donnaient ordre de se rendre à Doufilé pour s'y concerter au sujet des mesures à prendre; ils demandaient aussi l'aide des officiers rebelles du 1^{er} bataillon.

On me questionna sur l'expédition; des scribes examinèrent la lettre de Sa Hautesse, et la déclarèrent fausse. Les insurgés proposèrent de déposer le Pacha. Ses partisans cédèrent à l'intimidation. On lui annonça par écrit qu'il était cassé, et qu'il resterait prisonnier à Redjaf. J'étais libre, me dit-on, captif en réalité, puisqu'on ne me permettait pas de quitter la station, et que tous mes mouvements étaient surveillés. On arrangea un plan pour vous attirer dans le pays, vous dépouiller de vos armes, munitions, provisions, etc., puis vous jeter dehors.

Les rebelles nommèrent ensuite un nouveau gouvernement; tous les officiers soupçonnés d'amitié pour le Pacha furent révoqués. Mais bientôt surgirent la jalousie et les dissensions, et, après que la maison d'Emin et celles de deux ou trois de ses amis eurent été pillées, il se produisit une certaine détente.

Le 15 octobre, nous apprenions tout à coup que les gens du Mahdi étaient arrivés à Lado en trois vapeurs, et neuf *sandals* ou *neuggers*. Le 17, trois derviches sous pavillon blanc apportèrent une missive d'Omar Salé, le général en chef du Mahdi. Elle promettait libre pardon au Pacha s'il se rendait, lui et ses troupes. La lettre fut ouverte par les révoltés, qui se décidèrent à la résistance. Le 21 octobre, nous apprîmes que les Mahdistes, auxquels s'étaient adjoints de nombreux Bari, avaient pris Redjaf, tuant 3 officiers, 3 scribes, 2 employés, beaucoup d'hommes, capturant femmes et enfants. Panique. Les officiers, les soldats et leurs familles vident Bidden, Kirri, Mouggi et s'enfuient en désordre à Laboré. A Kirri ils ne prennent pas le temps d'emporter les munitions.

A la nouvelle du désastre, les révoltés décidèrent d'envoyer à Mouggi des renforts qu'ils ramassèrent dans toutes les stations méridionales. Le 31 octobre, on apprit qu'à Mouggi les officiers étaient à couteaux tirés, et que les soldats déclaraient ne se battre que si on remettait leur moudir en liberté. Le 11 novembre, on nous dit que la troupe avait marché sur Redjaf. Les gens du Mahdi firent une sortie si vive que les soldats tournèrent le dos sans coup férir, laissant en plan les officiers, dont six furent tués, parmi lesquels le gouverneur, de création récente, et quelques-uns des pires rebelles. Deux autres disparurent; plusieurs soldats tombés de fatigue, tant leur fuite avait été précipitée, furent massacrés par l'ennemi.

Sur ce, les officiers favorables au Pacha insistèrent pour qu'on lui rendit la liberté. Il avait été gardé étroitement pendant trois mois. Les récalcitrants, craignant le peuple, nous renvoyèrent à Ouadelai, où la population nous reçut avec enthousiasme. On ne doutait plus que Khartoum ne fût tombée, et que nous ne vinssions réellement d'Égypte.

Au bout de quelques jours, le Pacha envoya des messagers à Doufilé, dont il s'inquiétait de rester sans nouvelles. On avait entendu dire qu'une forte troupe du Mahdi avançait de l'ouest sur Ouadelai, et n'en était qu'à quatre journées.

Le 4 décembre, l'officier commandant Bora, une petite station entre Ouadelai et Doufilé, nous arriva en grand émoi avec ses soldats, disant qu'ils avaient abandonné leur poste; que Doufilé, Fabbo et toutes les stations du nord étaient tombées au pouvoir de l'ennemi; que les vapeurs avaient été capturés par les gens du Mahdi; que les naturels autour des stations s'étaient soulevés et, se déclarant pour l'ennemi, avaient assassiné nos messagers. On tint conseil: officiers et soldats décidèrent qu'il fallait se replier sur Toungourou, d'où ils gagneraient la montagne, et tenteraient de vous rejoindre au fort Bodo. On me requit à ce même conseil de détruire notre bateau *l'Avance* pour qu'il ne tombât pas entre les mains du Mahdi, et, comme je ne voyais pas à le sauver, il me fallut y consentir, à mon très grand regret. Le 5 décembre, nous partîmes de bonne heure, empor-

tant les objets les plus nécessaires, abandonnant le reste. Les magasins avaient été vidés de leurs munitions et celles-ci distribuées aux soldats, lesquels déclarèrent au dernier moment qu'ayant maintenant beaucoup de poudre, ils préféreraient rentrer dans leurs pays, Makaraka et régions avoisinantes — où ils se disperseraient parmi leurs compatriotes, plantant là le Pacha et ses officiers.

Les choses semblaient au plus bas. Nous cheminions, une longue et traînante procession, composée principalement d'employés égyptiens, de leurs femmes et de leurs familles, accompagnés par sept ou huit soldats, les derniers fidèles. Avec quelques domestiques armés, nous disposions d'environ trente fusils. Sitôt notre départ, les soldats se ruèrent sur les maisons et les pillèrent.

Le 6 décembre, un vapeur remontait la rivière après nous. Nous nous préparions à tirer dessus, quand on découvrit qu'il portait quelques-uns de nos gens venant de Doufilé; ils nous remirent des lettres du Pacha. Fabbo avait été évacué; les réfugiés avaient pu gagner Doufilé, malgré les attaques des nègres. Après un siège de quatre jours, Doufilé avait été prise par un petit corps d'ennemis qui s'y étaient introduits à la faveur de la nuit, et avaient même capturé les vapeurs. Les défenseurs, au nombre de 500, s'étaient enfuis, mais quand ils se virent entre deux feux, le désespoir leur rendit quelque énergie, et les soldats suivirent leurs officiers, Sélim Agha Mator, Bellal Agha, Bachil Agha, Bourgout et Souleiman Agha. Enhardis par le succès, ils reprirent la station, firent une sortie et infligèrent tant de pertes à l'ennemi, qu'il se retira à Redjaf, envoyant deux vapeurs demander des renforts à Khartoum.

Partout les soldats se sont montrés d'une lâcheté insigne, sauf quand ils se voyaient acculés. Dans l'échauffourée de Doufilé, il en est mort un grand nombre; quatorze officiers ont été tués: Souleiman Agha, blessé d'un coup de fusil tiré par les siens, a succombé au bout de quelques jours. On évalue les pertes des Mahdistes à 250 hommes, mais il faut en retrancher les deux tiers probablement, bien que ces gens ne soient guère armés que de lances et d'épées; les soldats avaient des remingtons et combattaient derrière un fossé et des terrassements, mais ils tiraient trop mal pour incommoder beaucoup l'ennemi.

A Ouadelai, la troupe eût désiré que le Pacha reprît le commandement, mais toutes ces trahisons lui montraient une situation sans remède et il se replia sur Toungourou. Cette retraite de Ouadelai n'a duré que deux jours, mais elle m'a fait comprendre quelle tâche difficile, sinon impossible, ce serait de mener ces gens à Zanzibar, s'ils demandent à nous accompagner. Depuis notre départ de Ouadelai, le parti hostile au Pacha a repris l'ascendant. Ils n'ont plus la frayeur immédiate du Mahdi et, derechef, accusent Emin d'avoir inventé toute l'histoire de la chute de Doufilé, afin de couper la retraite à ses anciennes troupes et de les livrer au Mahdi; après quoi, il irait vous rejoindre avec sa suite. Ils ont condamné à mort Emin, Casati et moi, comme coupables de trahison.

Pendant le conseil tenu à Ouadelai par les officiers et soldats, il y eut de grandes querelles, les uns voulant rester, les autres suivre le Pacha. Des

gros mots on en vint aux coups. Fadl el-Moulla Agha et les siens parlaient d'emmener Emin et moi prisonniers; par contre, Sélim Agha Mator et les siens soutenaient leur ancien chef et demandaient à l'accompagner hors du pays. Bien qu'ils promettent de partir, ces derniers ne font rien pour s'y préparer. Si vous tenez à les emmener avec vous, vous aurez à patienter plusieurs mois. Puis le Pacha, le signor Casati et moi avons dû attendre à Toungourou, les révoltés ayant donné au capitaine de station le commandement strict de nous garder jusqu'à nouvel ordre.

Le 26 janvier, le Pacha et moi avons reçu vos lettres, datées des 17 et 18. Obéissant à votre injonction précise de partir immédiatement pour Kavalli, je me préparai à me mettre en route dès le lendemain, et me chargeai de la réponse d'Emin. Une trahison de quelques subalternes me retint pendant deux jours; mais, grâce au chef de Msoua, Choukri Agha, resté fidèle et dont je ne puis trop louer la conduite pendant ces cinq malheureux mois, je pus être transporté jusqu'à Nyamsassi; les eaux du lac sont si dures et si dangereuses en cette saison, que le trajet de Msoua à Nyamsassi m'a pris cinq jours.

Pour le moment, tantôt les mutins ont l'avantage, tantôt le parti du Pacha reprend l'ascendant. Un vapeur portant des renforts aux gens du Mahdi vient d'arriver à Redjaf; on en attend deux autres prochainement, ainsi que des troupes venant du Bahr el-Ghazal. Pour venger leur échec à Doufilé, les Mahdistes ne manqueront pas de tomber sur Ouadelaï avec des forces écrasantes, et d'en surprendre les occupants au milieu de leurs querelles et de leurs hésitations. Toungourou n'est qu'à deux journées de Ouadelaï. Entouré d'un monde auquel il ne peut se fier, Emin est dans une position des plus dangereuses; il importe qu'on le secoure promptement.

Dans votre lettre des 17 et 18 janvier, vous reprochez au Pacha et à moi, avec une certaine amertume, de ne pas avoir construit un baraquement à Nsabé, ainsi qu'on vous l'avait promis; de n'y avoir pas mis de garnison, de ne l'avoir pas fourni de vivres, prêts pour votre retour. Nous n'avons pas été au fort Bodo; nous ne vous avons pas procuré de porteurs; les individus qui auraient voulu profiter de votre escorte ne vous attendaient pas à Nsabé.... Mais tout cela nous était impossible! Après s'être absenté pendant près d'un mois — la durée de sa visite au lac, — le Pacha avait quantité d'affaires arriérées au siège du gouvernement. Pour mon compte, je fus pendant quatre semaines la proie de fièvres presque continues. En juillet seulement, nous eûmes la possibilité de visiter les stations en aval de Ouadelaï¹.

A peine avions-nous achevé notre œuvre au nord, que l'on nous faisait prisonniers. Le 18 août, tout reste d'autorité fut enlevé au Pacha. Avant

1. Omar al-Khattab, le deuxième calife après Mohammed, a dit: « Quatre choses ne reviennent jamais: la parole dite, la flèche lancée, la vie passée, l'occasion dont on n'a pas profité ». J'accepte les explications de M. Jephson, mais elles ne m'empêchent pas de croire que bien des anxiétés et des souffrances auraient été épargnées, eux-mêmes n'eussent pas été emprisonnés, si le Pacha avait tenu sa parole. C'est en juillet qu'ils devaient partir pour le fort Bodo. C'est le 18 août qu'ils furent arrêtés.

de quitter Ouadelaï, il tenta d'envoyer un détachement à Nsabé pour y construire un casernement, mais les soldats se refusèrent à obéir avant de savoir quelles résolutions avaient prises leurs camarades du nord. Même il est heureux que la station n'ait pas été préparée et que la garnison et les approvisionnements du fort Bodo n'y aient pas été transportés, car très certainement les rebelles s'en fussent rendus maîtres et eussent capturé les Européens qui s'y seraient trouvés.

Il faut encore vous expliquer que, lors de mon arrivée, au 21 avril 1888, le 1^{er} bataillon, rebelle depuis longtemps, avait essayé deux fois de s'emparer de la personne du Pacha. Le 2^e bataillon, tant fidèle qu'il se dit, était presque ingouvernable. Emin n'avait que les dehors de l'autorité, une vraie guenille; si quelque grave intérêt était en jeu, il ne pouvait rien ordonner, il lui fallait prier ses officiers de vouloir bien faire ceci ou cela.

Sans doute, durant notre séjour à Nsabé, en mai 1888, Emin laissait entendre que les choses n'iraient pas d'elles-mêmes, mais il ne nous révélait pas la situation véritable. Même alors elle était désespérée: pourtant nous n'avions pas la moindre idée que le mécontentement ou l'indiscipline pussent à ce point régner chez lui. Nous pensions — comme on pensait en Egypte et en Europe, d'après les lettres de Junker et celles du Pacha lui-même — que toutes les difficultés provenaient du dehors. De la sorte, nous fûmes induits à nous fier en des individus indignes de notre assistance. Au lieu de nous avoir quelque gratitude pour nos offres de secours, ils complotaient notre ruine afin de nous piller. Au moment de la plus forte exaspération, si les mutins avaient pu lui reprocher le moindre acte d'injustice, de cruauté ou seulement de négligence, il est certain qu'Emin eût perdu la vie.

Ceux qui veulent quitter sont les quelques fidèles du Pacha, et plusieurs neutres; il y a aussi des employés égyptiens, tristes sires, il faut l'avouer; l'irruption mahdiste les a effrayés. Je les ai toujours engagés à se grouper à Nsabé, où ils seraient à votre portée, mais ils semblent incapables de bouger; rien ne les peut arracher à leur désespérante inertie.

Il faut dire qu'il répugne à la plus grosse partie des habitants, même à la plupart des Soudanais et à nombre d'Égyptiens, d'abandonner le pays. Recrutés dans les pays d'alentour, plusieurs n'ont jamais vu l'Égypte. L'ambition de tout Soudanais est de mener le plus grand train possible; ici les officiers mènent large vie, commandent à 20, 50, 100 domestiques, hommes, femmes et enfants; au Caire, avec leur paie, ils ne pourraient en avoir que 5 ou 4. Cela vous explique qu'ils ne se soucient pas de partir.

Sur la question de savoir si le Pacha veut s'en aller ou non, je puis affirmer qu'assurément il désire nous accompagner, mais je ne devine pas les conditions qu'il mettra à son départ. Ses idées me semblent varier beaucoup: aujourd'hui, il ne demande pas mieux; demain, quelque idée autre le retiendra. J'ai conversé avec lui plusieurs fois sur le sujet, jamais je n'ai pu en tirer la moindre lumière.

« Maintenant, lui dis-je, que vos gens vous ont déposé et mis de côté, je présume que vous vous sentez, à leur égard, dégagé de toute responsabilité et de toute obligation. — S'ils ne m'eussent pas déposé, répondit-il, je me serais senti le devoir de partager leur sort et de les secourir de mon mieux,

mais à présent je me considère comme absolument libre de ne songer plus qu'à ma propre sécurité. Si j'en ai la chance, je m'en irai sans regarder en arrière. » Et pourtant, quelques jours seulement avant mon départ, il me disait : « Certes je ne suis en rien responsable de leur sort, mais je ne puis prendre sur moi de partir le premier, laissant derrière moi quelqu'un qui eût bien voulu s'en aller. Sentimentalité pure, je le sais, et qui doit vous paraître étrange, mais je n'aimerais pas que mes ennemis à Ouadelaï me montrassent du doigt : Voyez comme il vous a lâchés ! » Ce ne sont là que deux exemples entre plusieurs ; je pourrais citer quantité d'autres paroles, non moins contradictoires. — Un jour, quelque peu impatienté après une de ces conversations qui n'aboutissaient pas, je m'écriai : « Si jamais l'expédition arrive à vous joindre, je conseillerai à M. Stanley de vous arrêter et de vous emmener, bon gré, mal gré. » Il répondit : « Eh bien, je ne ferai rien pour vous en empêcher ! » Il semble que si nous le devons sauver, il faudra, tout d'abord, le sauver de lui-même.

Avant de clore ce rapport, je dois témoigner que dans mes fréquentes conversations avec des administrés du Pacha, gens de tout acabit et de toutes conditions, je n'ai entendu, sauf exceptions minimales, que des louanges sur sa justice et sa générosité. Mais on disait aussi qu'il ne tenait pas son monde d'une main assez ferme.

Les trois Soudanais que vous m'avez laissés à titre d'ordonnances, et mon domestique Binza reviennent avec moi. Mabrouki Kassim, l'homme que blessa le buffle à Nsabé, est mort deux jours après votre départ pour le fort Bodo.

Je suis, cher monsieur, votre obéissant serviteur,
A.-J. MOUNTENEY JEPHSON.

A H.-M. Stanley, Esq., commandant l'expédition de secours.

M. Jephson me remit encore le reçu en règle par Emin Pacha de la lettre officielle que je lui avais écrite le 18 janvier :

A H.-M. STANLEY, ESQ., COMMANDANT L'EXPÉDITION DE SECOURS.

Toungourou, 27 janvier 1889.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre note en date du 14 janvier, camp de l'Oundoussouma, et de votre lettre officielle du 17 janvier qui m'a été remise hier dans l'après-midi. Je demande la permission de vous offrir en même temps mes sincères congratulations pour l'œuvre accomplie par vous et par votre troupe.

Je prends note de l'offre que vous faites de me livrer, ou à telle autre personne par moi désignée, le second convoi de ravitaillement que vous avez apporté, consistant en 65 caisses de cartouches remington, 26 caisses de poudre pesant 16 kilogrammes chacune, 4 caisses capsules à percussion, 4 ballots effets, 1 ballot effets pour le signor Casati, un don que vous lui faites personnellement, 2 pièces serges, papier à lettre, enveloppes, cahiers,

papier blanc, etc. Dès que les officiers que j'attends de Ouadelaï seront arrivés, l'un d'eux prendra livraison et vous remettra reçu en règle.

Les 51 caisses cartouches remington, votre premier versement, ont été par moi dûment déposées dans les magasins du gouvernement.

Relativement à la question si le signor Casati et moi avons l'intention d'accepter votre escorte et votre appui jusqu'à Zanzibar, et si nous avons des hommes et des officiers qui soient disposés à profiter de votre sauf-conduit jusqu'à la mer, j'ai à répondre que, non seulement le signor Casati et moi requerrons votre assistance bien volontiers, mais que quantité d'autres individus demandent à s'en aller, soit en un autre pays, soit même jusqu'en Égypte. Les événements déplorables qui se sont passés pendant votre absence ont retardé leur départ. Ces gens ne commencent à nous arriver que depuis quelques jours. Je vous prie donc de vouloir bien leur donner des facilités. Je me propose de les envoyer à Nyamsassi. Quelques-uns s'en vont dès aujourd'hui avec M. Jephson. Ils ont tous des provisions pour un mois, au moins.

Je me permets de vous remercier quant à l'indication de vos prochains mouvements. Mais entre le terme que vous avez fixé et l'arrivée de votre lettre, neuf jours se sont passés, et les onze qui restent seraient à peine suffisants. Je ne puis donc que vous exprimer ma gratitude pour vos bonnes intentions et celles des personnes qui vous ont envoyé. A vous de voir si vous pouvez nous attendre, ou si vous préférez partir, les vingt jours écoulés.

Je comprends parfaitement les difficultés que vous avez à trouver des vivres pour vos gens, et je regrette fort que le temps par vous indiqué ne me permette pas de vous expédier d'autres provisions.

M. Jephson nous quittant aujourd'hui et ayant la complaisance de porter ma lettre, je profite de l'occasion pour dire de quel secours m'ont été sa présence et son appui. Dans les circonstances les plus difficiles, il a montré un courage si résolu, une telle patience et une telle bonté, qu'il me faut lui témoigner ma reconnaissance, et lui souhaiter tout succès. Comme probablement je ne vous reverrai plus¹, je vous prie de faire parvenir à ses parents l'assurance de la gratitude que m'ont inspirée ses services.

Avant de conclure, je demande la permission de vous présenter à nouveau mes cordiaux remerciements, à vous, à vos officiers et à vos hommes, vous priant encore de faire parvenir l'expression de mon éternelle reconnaissance aux personnes bien intentionnées qui vous ont envoyé à notre secours. Que Dieu protège vous et votre troupe, et qu'il vous accorde un retour heureux et rapide !

Je suis, monsieur, votre obéissant serviteur,
Dr Emin Pacha.

1. Je ne comprends pas ce qui a pu induire le Pacha à le prendre sur un ton si dolent, car, aussi clairement que langue peut parler, que plume peut écrire, je m'étais efforcé à lui expliquer que nous nous considérons comme ses serviteurs, et que nous nous engageons à lui rendre tous les bons offices possibles, pourvu seulement qu'il exprimât son désir nettement et clairement.